

Qu'est-ce que l'Honneur vient faire là ?

Cette nuit-là, le jeune marquis Fulvio Ardenzi était ivre... et il le savait. L'ivresse—par laquelle il se laissait d'ailleurs rarement surprendre—agissait sur lui en alternant concurremment avec une certaine connaissance assez étrange.

C'est pourquoi cette nuit-là—une horrible nuit d'automne, si tourmentée et si pleine d'angoisse dans la lourdeur du siroco napolitain—le jeune marquis Fulvio Ardenzi, les jambes fléchissantes, le chapeau en arrière, les vêtements trempés d'embrun maritime, la face évanée par les larges rafales étouffantes—parcourait la "strada Caracciolo", silencieuse et déserte entre la ville endormie et la mer surmoussée.

Malédiction! Je suis complètement ivre! Par moment, il se faisait l'illusion que les fumées du vin commençaient à se dissiper; puis il se perdait de nouveau en un chaos de visions capricieuses, se soupçonant de parler à haute voix—comme cela arrivait en effet—sans être capable de s'écouter; enfin, il cédait à une fatigue presque douce et, tout en marchant, s'abandonnait silencieusement à ce silence ami.

A un certain point de la voie, il s'arrêta. Comme si sa personne était tout à coup devenue de plomb, il ne lui fut plus possible d'avancer ni de reculer. Il appuya son dos au parapet éclairé d'une lampe et se laissa aller à contempler les vagues de plus en plus hautes dont les volutes pressées venaient se briser sur les écueils sous-jacents; et là, s'affaissant comme une marionnette dont on relâcherait peu à peu les fils, il glissa jusqu'à terre. Ses membres inertes s'étendirent comme dans une niche horizontale, le long de la base gluante du parapet, et, dissimulé dans un angle qui le soustrayait à la lueur terne d'un lointain réverbère, aucun passant possédait-il des yeux de lynx, n'eût pu le découvrir.

Malédiction! Je suis complètement ivre! marmotta-t-il encore en s'efforçant de comprendre ce qui lui arrivait et en quel lieu il se trouvait.

Dans le désir vague de s'orienter, il se mit à regarder autour de lui, et son attention fut spécialement attirée par les arbres de la "Villa Municipale", qui, du côté opposé de la voie, et à peine visibles à travers le brouillard intense, lui apparaissaient non comme des arbres, mais comme deux êtres fantastiques. Ne s'agitaient-ils pas, en effet, avec des gestes humains, pareils à une grande foule d'ombres au sein du mystère de la nuit? Ne formaient-ils pas une agglomération, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, tombant, se relevant, s'entre-choquant, luttant, s'agrippant, ainsi que des âmes damnées?

Ah! En voici une qui vient! pensa Fulvio. En voici une qui fuit la mêlée! Elle vient de ce côté-ci. Elle s'avance... Elle s'avance!...

Une ombre, en effet, s'approchait, traversant la rue. Il éprouva une secousse qui contribua à ouvrir son esprit à une claustration approximative. "C'est une femme," observa-t-il.

Il la vit s'approcher lentement, enveloppée dans un châle qui lui couvrait aussi la tête, droite, mince, légère, comme si ses pieds ne touchaient pas le sol et qu'un fluide la portait. Il la vit s'arrêter à peu de distance de lui, près du parapet, et rester là, immobile, recevant sur son visage l'écluse violemment lancée par les vagues brisées. La claustration persistait en lui, mais

toujours approximative, faible et vacillante: l'ivresse n'était pas dissipée. A présent, il était incapable de voir les choses plus ou moins telles qu'elles étaient, et il savait qu'il les voyait; mais, de ce qu'il faisait lui-même, il ne savait rien, et il ne se rendit pas compte de son acte lorsque, à peine il eut vu la femme se hisser résolument sur le parapet, il se précipita sur elle, la saisit comme un paquet de chiffons et l'abattit à terre.

—Non! Non!—essaya de crier celle-ci avec un accent de démençance spasmodique et d'une voix suffoquée par son désespoir rebelle.—Il faut que je meure! Je veux mourir!... Qui êtes-vous?... Qui êtes-vous?... Qui êtes-vous?...

—Je suis un homme ivre. —Allez-vous-en! —Je suis aussi le marquis Fulvio Ardenzi. —Allez-vous-en! Allez-vous-en!

Elle redressa sa tête dans un effort acharné pour se délivrer de l'étreinte de l'homme, tordant son buste et grinçant des dents; ses yeux, sortant de l'orbite, semblaient lancer des étincelles. Mais Fulvio Ardenzi, sans s'en rendre compte, trouva l'énergie nécessaire pour la maintenir, et penché sur elle, il maîtrisait sa rébellion tout en l'écoutant.

—Allez-vous-en! Vite! Allez-vous-en! Je vous en supplie. Ne m'empêchez pas de mourir cette nuit. Peut-être demain n'en aurai-je plus le courage. Et je dois mourir! Je veux mourir! —Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? —L'interrogeait, résumant dans cette seule question toutes les pensées que l'importance du suicide-faisait fléchir en désordre dans son cerveau.

—Il n'y a plus que la mort pour moi! Celui qui m'en éloigne est le plus cruel des assassins! —Pourquoi? Pourquoi? —Parce que ma vie serait une longue agonie, un martyre atroce. J'ai vingt ans, et je suis perdue, déshonorée, déshonorée! Livigne se sentait enchaîné par le poids de deux quelconques choses de raisonnable, afin d'arracher cette malheureuse à l'obsession du suicide, et, enragant de son incapacité à raisonner, il s'exhortait de ne pas arriver à se retrouver, à se contrôler. Quelles pensées se préparait-il à exprimer? Quelles paroles allaient sortir de sa bouche? Et lorsqu'il s'aperçut qu'il avait déjà commencé à bredouiller, son tourment confus s'accrut encore. Comment se contraindre à retenir les mots qui prononcèrent déjà inconsciemment?

—L'honneur!... L'honneur!... Qu'est-ce que l'honneur vient faire là?... Qu'est-ce que l'honneur et la vie?... Malédiction! Je suis complètement saoul!... Mais vivre, vivre, par Dieu! L'honneur!... A quoi ça sert-il?... Ça n'a jamais servi à rien. Je vis, et je me fiche de l'honneur!... Force à la machine et "vive la vie"!... Je vivrai cent ans, et je ne suis qu'un cochon... un affreux cochon!... Pouah! Pouah! Et qui donc sait que je suis un cochon?... Qui le soupçonnerait? Personne. Elle gémissait.

—J'ai ma conscience, moi! La conscience est terrible. La conscience, c'est tout. La conscience ne permet pas de vivre dans la déshonneur. Elle ne pardonne pas. Je veux mourir. Pour moi, il n'y a plus que la mort. Laissez-moi!

—Oh! capitula... La conscience? Que signifie la conscience? J'ai la conscience que je suis saoul, tout à fait saoul, malédiction! Mais force à la machine et demain il n'y paraîtra plus... Je vole au jeu tous les soirs... de l'argent, l'argent des autres!... Et que signifie l'argent des autres?... L'argent des autres est à moi... J'ai la conscience que je suis un tricheur... Force à la machine et je vivrai cent ans... Vivrez-vous! Force à la machine, jeune fille déshonorée.

A genoux, les mains clouées sur les clavicles de la créature convulsée, de plus en plus courbée sur le frère corps frémissant et tordu, il la contraignait à demeurer quand le dos contre terre dans l'attitude d'un lutteur succombant.

—Laissez-moi! Laissez-moi! implorait-elle, glapissant et grinçant des dents en un hurlement d'hystérie. —Non, je ne vous laisserai pas. —Il faut que je meure. Je veux mourir. —Je ne vous laisserai pas. —La mort m'attend. —Je ne vous laisserai pas.

Tout à coup, une flamme de férocité passa dans les prunelles de la créature frénetique, et sa voix—non plus une voix étouffée, implorante et gémissante—cinq gla brutalement le visage de Fulvio. —Si vous m'empêchez de mourir, je dirai que vous êtes un tricheur.

Il se dressa sur ses pieds et recula dans un réveil immédiat et complet de toutes ses facultés

intellectives. Il s'était senti rejeté dans la réalité par un soulèvement terrible et avait mesuré instantanément le péril de la dénonciation. La peur le glaça jusqu'aux moelles. Il continua à reculer, tremblant, haletant, le regard fixé sur la femme, qui, peu à peu, redevenait une ombre. Et, comme il lui semblait qu'elle ne bougeait pas encore, il s'arrêta en suspens dans l'anxiété avide de s'assurer de son propre salut.

Au bout de quelques instants, l'ombre se leva, monta sur le parapet, se courba et disparut. Fulvio Ardenzi couvrit ses oreilles de ses mains pour ne pas entendre les mugissements de la mer. ROBERTO BRACCO.

L'INCONNUE

Lorsque, avec Louissette et le petit Jacquot, Bochet s'installa dans le pays, les gens le questionnaient: —Et bien, et la mère? —Elle est morte, fit Bochet, maussade.

Et aux enfants qui, dans leurs huit et dix ans, réclamaient une maman, comme les autres: —Puisqu'elle est morte! répétait Bochet, plus farouche.

Lui-même finissait par Te croire, depuis six ans que la jeune femme, cédant, un jour de misère, à quelque tentation louche, s'était enfuie pour mener Dieu savait quelle sarabande de vie, sans qu'on eût entendu parler d'elle depuis, et comme si elle avait été morte, en effet.

—Et même, ça vaudrait mieux... Maintenant, il n'y pensait plus qu'en de rares occasions, comme cette fois, par exemple, où Bochet ayant trouvé, en tant que maçon, un travail rémunérateur, mais qui l'éloignait, dut laisser seuls ses enfants pour une douzaine de jours.

La vieille Sidonie, la seule voisine qu'il possédait dans son coin écarté, avait bien promis de s'en occuper.

Mais ça ne valait pas une maman. —Enfin, puisqu'elle est morte! Et, après les avoir bien embrassés et recommandé le petit Jacquot à Louissette, Bochet était parti.

Or, le soir venu, tout attristés de se trouver seuls dans la maison, les deux enfants, blottis craintivement au coin de la cheminée, attendaient que la vieille Sidonie les appellât pour leur maigre souper, quand la porte s'ouvrit.

—Une belle dame entra, ornée de velours et de dentelles, avec des plumes à son chapeau, et qui sentait comme un bouquet. —Bonsoir, Jacquot! Bonsoir, Louissette!

Elle parlait comme si elle les avait connus depuis longtemps et d'une voix si douce! —Vous ne voulez pas m'embrasser? Elle se pencha, effleurant les joues fraîches.

—Comme ils sont sauvages!... Aimez-vous les bonbons? Elle détachait des petits paquets avec ficelles d'argent et pleins de pastilles de chocolat et de fruits qui étaient en sucre. Jacquot, le premier, s'approchait: —Je vous aime, moi! Et Louissette elle-même sourit. —Prenez, c'est pour vous... —Encore! faisait Jacquot, affriandé.

—Gourmand! dit la dame en l'attirant sur ses genoux. Il n'y en a plus. Mais j'en ai d'autres, et de bien meilleurs, chez moi... Voulez-vous venir les chercher?... Je vous emmènerai... —Où ça? demanda Louissette. —A Paris... Paris, la ville mystérieuse dont, au bord du ciel, sur le coteau, on aperçoit, le soir, le halo rouge et l'étoile de la tour Eiffel. Ils se regardaient fascinés.

Mais Louissette avait des scrupules. —Papa a dit de rester. —Il ne vous grondera pas, dit la dame, et je vous ramènerai. —Puis, dit la vieille Sidonie, qui assistait en souriant à la scène, cachant dans sa main sèche la pièce d'or que la dame y avait glissée... je prends la chose sur moi.

—Venez toujours jusqu'à ma voiture, dit la dame, vous verrez comme elle est belle... C'était une automobile qui, à quelque distance, attendait, ses phares allumés. Une de ces voitures de luxe qui passent comme des trains sur la route, dans une gloire de poussière. Et dedans, c'était comme un petit salon, capitonné de satin, avec des glaces et de la lumière.

Louissette ouvrait de grands yeux et Jacquot une grande bouche. —Allons, montez, dit la dame. Ils n'avaient pas le temps de se reconnaître que l'auto démarrait. Tout disparut dans la nuit, le village, la campagne...

—C'est la première fois, demanda la dame, que vous allez en auto? —Louisette, émerveillée, fit signe que oui. Jacquot se calait sur les coussins. —J'ai faim, observa-t-il. —Nous dînerons en arrivant, fit la dame, nous ne serons pas longtemps.

Et bientôt, ce furent des lumières, des rues, la foule... —C'est une fête, pensait-elle, et peut-être est-ce le palais des songes où elle nous mène! Et, assurément, ce l'était, et plus beau même que ne l'avait rêvé Louissette, si ébahie qu'elle en avait mal à la tête en se trouvant dans un bel appartement, avec des tapis fleuris, des rideaux majestueux, des lustres, des miroirs et une lumière éclatante comme celle du soleil, qu'on faisait en pressant un bouton.

—A présent, dinons! Et ce fut comme chez les fées effectivement. La dame n'avait eu qu'à prononcer le mot et des fées subalternes parurent, avec des plats, et toutes sortes de nourritures, délicates et parées, comme jamais Louissette ni Jacquot n'en avaient goûtés... Un vrai rêve qui, toute la soirée, dura et ne se dissipa même point le lendemain, quand Louissette se réveilla dans une couchette de princesse, sur un oreiller à dentelles. Elle se frottait les yeux et il lui fallut à côté d'elle, la présence de Jacquot, qui dormait, pour bien se rendre compte.

—Bonjour, fit la dame en entrant. Vous avez bien dormi, mes chéris? Elle était encore plus jolie que la veille, tout en mousseline blanche, avec des yeux si bons... Jacquot s'éveilla à son tour, regardant avec étonnement. Puis il se rappela.

—J'ai faim! dit-il encore. Il était déjà habillé et puis-qu'il n'y avait qu'à commander... Après la petite cérémonie mon niggon...

Celle de la purification, dans la salle de bains, aux claires majestueuses, au sortir de laquelle une surprise nouvelle les attendait. Sur les chaises ils ne retrouvaient plus leurs vêtements, métamorphosés, comme par miracle, en de jolis costumes tout neufs, dont on les revêtit.

—Regardez-vous dans la glace!... Ils ne se reconnaissaient pas, tout roses, coquets, pimpants. —C'est pour les garder? demanda enfin Louissette, séduite. —Bien sûr, dit la dame. C'est à vous désormais. A présent, allons déjeuner... Du café ou du chocolat? —Du chocolat, choisit Jacquot.

Et après le chocolat, il y eut encore une surprise. D'un paquet montre coula une hotte de jouets extraordinaires: poupées en toilette, painiers à gâteaux, des bêtes, des arbres, des polichinelles, des armées et jusqu'à des chemins de fer.

Ils n'osaient y toucher. Il fallait que la dame les encourageât. —Maintenant, qu'allons-nous faire tantôt?... Préférez-vous la promenade, le cirque, le cinéma, le théâtre? Et ce fut ce jour-là et les jours suivants une vie merveilleuse, fantastique, de courses en auto à travers Paris, au bois de Boulogne, un bois comme on n'en voit pas à la campagne, et toute la féerie des spectacles, encore inférieure à celle de leur existence dorée de maintenant, à laquelle ils semblaient devoir toujours durer.

Jusqu'au onzième jour pourtant, où la dame tristement leur dit: —A présent, mes enfants, il faut revenir chez vous retrouver votre papa... Un peu interloquée d'abord, Louissette bien vite sourit. —Oui, dit-elle, joyeuse. Jacquot aussi voulait bien, à la condition d'emporter son polichinelle.

—Tous les jouets, mon chéri, et des bonbons pour longtemps. Dans l'auto qui les ramenait, la dame, avec son mouchoir fin, essayait ses yeux. —Vous avez été heureux, mes chéris? —Oh, ouï! madame, dit Louissette. —Alors adieu, mes enfants... —Mais vous reviendrez? dit Louissette. —Je ne sais pas, dit la dame.

Etait-ce la tristesse de la dame ou le pauvre logis retrouvé, ils étaient un peu déçus en relevant Sidonie. —Allons, fit celle-ci, le beau temps est passé... Remettez vos effets que la dame a rapportés, les autres seront pour le dimanche. Mais nous dînerons encore bien, elle a laissé de quoi... Le lendemain, ils ne pensaient

plus qu'à revoir leur papa, dans leur hâte de tout raconter... —Une dame riche et charitable, expliquait Sidonie, qui, sachant vos enfants seuls, a voulu s'en charger... Ils n'ont pas été malheureux... —Non, faisait Rochet, un peu étonné, effleurait pourtant d'un soupçon. —Par exemple, si je savais!... réfléchissait-il, tout près de s'indigner. Mais il ne savait pas. La dame n'avait pas dit son nom, ni les enfants remarqué l'adresse. Et qu'elle soit devenue si riche! Il ne pouvait y croire. —D'ailleurs, elle est morte, n'est-ce pas?... Elle doit être morte... Alors... HENRY FEVRE

Loterie Originale

La famine qui sévit en ce moment dans la province chinoise de Kouen-Tchao vient de suggérer à une jeune fille, dont le père est magistrat dans le Kiang-Tse, une idée que certains qualifient d'héroïque, et qui est au moins originale.

Emue par l'effroyable misère des populations affamées, cette jeune fille a cherché le moyen de leur venir en aide, elle a imaginé une loterie, comptant 30.000 billets à un dollar, et dont l'unique lot... est celle qui l'a organisée.

A l'heureux gagnant, qui sera prochainement proclamé à Changhaï, où aura lieu le tirage, la fille du juge donnera sa main... et sa dot, qui est de \$5000. Riche ou pauvre, mandarin ou coolie, le possesseur du numéro sorti gagnera une femme jolie, bien élevée et dotée.

Les billets font prime.

Consulat de France

522 rue Bourbon

Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie:

- M. et Mme Atteret. M. et Mme Toups. M. et Mme Richard. M. et Mme Rivoire. M. et Mme Hardy. M. et Mme Baylot. M. Walter Lutembacher. M. L. Pierre. M. B. Saïle. M. Gourgues. M. Burgan. M. Joseph Ferran. M. Hippolyte Ruffin. M. Jacques Magné. M. Jean Pierre Mazoni. M. Albert Fourtiaz. M. Louis Jarry. Mme E. Toulouse. Mlle Jeanne Bourgeaoc. Georges Crépin. Vve Juan, née Delphine Girard, ou enfants. J. H. Mauté. C. F. Michel. Pierre Chanfreau.

S. J. Poupard

ACTIONS et OBLIGATIONS

Valours de tous Genres

MEMBRE DE LA NEW ORLEANS STOCK EXCHANGE.

806 RUE BARONNE NOUVELLE-ORLEANS, La.

Emilien Perrin

PROPRIÉTÉS FONCIÈRES

Actions et Obligations, Assurances

IMMEUBLES POUR LE COMMERCE

305 RUE BARONNE

E. A. ANDRIEU

SUCCESSEUR DE JULES ANDRIEU

PROPRIÉTÉS FONCIÈRES

STOCKS ET BONS

802 RUE PERDIDO

BUREAU DE PLACEMENT

214 EXCHANGE ALLEY

OUVERT TOUTE LA NUIT

Fred. F. Dupuy

CONSTRUCTEUR NAVAL-MÉCANICIEN

ANNONCES JUDICIAIRES

VENTES PAR LE SHERIFF

ANNONCE JUDICIAIRE

ANNONCES JUDICIAIRES

ANNONCE JUDICIAIRE

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA PAROISSE D'ORLÉANS

ANNONCES JUDICIAIRES

VENTES PAR LE SHERIFF

ANNONCE JUDICIAIRE

ANNONCES JUDICIAIRES

ANNONCE JUDICIAIRE

ANNONCES JUDICIAIRES

ANNONCE JUDICIAIRE

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA PAROISSE D'ORLÉANS

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA PAROISSE D'ORLÉANS